

LA TENTATION AUTOBIOGRAPHIQUE

DU MÊME AUTEUR

Est-il Je ?

Seuil, « Poétique », 2004

Autofiction

Une aventure du langage

Seuil, « Poétique », 2008

PHILIPPE GASPARINI

LA TENTATION
AUTOBIOGRAPHIQUE
de l'Antiquité à la Renaissance

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST PUBLIÉ DANS LA COLLECTION
POÉTIQUE
DIRIGÉE PAR GÉRARD GENETTE

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre

ISBN 978-2-02-111227-6

© Éditions du Seuil, novembre 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avant-propos

L'autobiographie a-t-elle toujours existé ? Et n'a-t-elle existé que dans le monde occidental ? N'est-ce pas plutôt une tentation universelle de l'humanité ? Ces grandes questions, souvent posées à partir des travaux de Georg Misch et de Georges Gusdorf, sont rarement traitées, faute de compétence et d'audace : il faudrait prendre à bras-le-corps l'histoire des civilisations, s'éloigner de notre culture, repenser l'histoire et la géographie du moi, affronter des pièges théoriques, les déjouer en s'y engageant à moitié, circuler dans des périodisations décalées, revenir aux grandes fonctions sociales, comparer les religions, voyager des origines de l'écriture à la Renaissance à travers les cinq continents. C'est le défi qu'a relevé Philippe Gasparini dans ce livre tonique. Il nous fait partager son aventure. Nous nous engageons avec lui dans des territoires que nous connaissons mal. Il nous ouvre les portes. Il a lu force textes dont nous ignorions jusqu'à l'existence. C'est un défricheur. Il est parti de la littérature secondaire (études, histoires) pour trouver, dans chaque civilisation, le chemin de la littérature primaire, les textes autobiographiques eux-mêmes, lus par lui dans l'original ou en traduction, et il nous fait cadeau de ses impressions de lecture. Elles sont denses, claires, apéritives, appuyées sur des citations courtes et frappantes. On est sous le charme. Parfois on survole en vue cavalière des paysages qu'on découvre, parfois on s'installe à relire d'un œil nouveau des œuvres qu'on croyait connaître. Partout l'information est distinguée de la réflexion. Nous sommes associés à une recherche anthropologique originale et nuancée, attentive

LA TENTATION AUTOBIOGRAPHIQUE

aux complexités du réel. Nettoyés de nos préjugés, nous sommes prêts à reconstruire, à sa manière ou à la nôtre, le paysage que Philippe Gasparini nous fait découvrir. Un vrai livre de recherche et de partage.

Philippe Lejeune

Introduction

En 1904, le jeune philosophe Georg Misch apprit que l'académie de Berlin ouvrait un concours portant sur l'histoire de l'autobiographie. Il se mit au travail et, quelques mois plus tard, son manuscrit, qui retraçait l'évolution du genre depuis les pharaons, remporta le prix. Dès lors, il consacra le reste de sa vie à poursuivre ce chantier. Un premier volume, relatif à l'Antiquité, fut publié en 1907, puis quatre tomes sur le Moyen Âge de 1955 à 1960. Georg Misch mourut en 1965, alors qu'avec Raymond Lulle il était en vue du XIV^e siècle. Les éditeurs tirèrent de ses notes et du manuscrit primé soixante ans plus tôt la matière d'un ouvrage posthume qui couvrait la fin du Moyen Âge, la Renaissance et les débuts de la période moderne.

Le fait qu'il ait été contraint par les nazis d'abandonner son poste universitaire et de s'exiler au Royaume-Uni ne suffit pas à expliquer cet enlèvement heuristique. Je subodore plutôt, avec effroi, qu'il a été piégé par l'objet même de son investigation, un objet fascinant mais insaisissable et virtuellement illimité, qui l'a entraîné dans un labyrinthe de recherches sur les écrits du monde entier.

Misch justifiait son entreprise par « l'importance de la littérature autobiographique » pour « la connaissance du monde et de l'homme¹ ». Cette idée que les archives du moi détiennent un savoir

1. G. Misch, *Geschichte der Autobiographie*, vol. 1, Berlin, 1907, 1931 ; rééd. Berlin, 1949, trad. angl. de E. W. Dicke en collaboration avec G. Misch, *A History of Autobiography in Antiquity*, vol. I et II, Londres, Routledge and Kegan, 1950, p. 1.

remontait au XVIII^e siècle. Leibnitz, Herder, Goethe souhaitèrent tour à tour que l'on rassemblât les autobiographies des grands hommes en un recueil qui retracerait l'épanouissement de la conscience de soi. Bientôt, des anthologies parurent en Allemagne tandis qu'en France on redécouvrait les Mémoires de l'Ancien Régime. Un peu plus tard, l'historien Jacob Burckhardt décrivait la genèse, dans l'Italie de la Renaissance, d'une nouvelle « culture intellectuelle » fondée sur l'épanouissement personnel, qui n'avait, depuis lors, cessé de progresser¹. Le philosophe Wilhelm Dilthey, par ailleurs beau-père de Georg Misch, assignait aux futures « sciences de l'esprit » la mission d'expliquer « la réalité humaine-sociale-historique » du sujet individuel². L'étude des témoignages personnels devait occuper une place centrale dans ce projet, puisque l'autobiographie représentait à ses yeux « la forme la plus élevée et la plus instructive dans laquelle se manifeste pour nous la compréhension de la vie³ ».

Ces penseurs ne doutaient pas que le développement des écritures du moi reflétait la marche de l'humanité vers la réalisation des potentialités de chacun. Largement partagé par les intellectuels européens de l'époque, cet évolutionnisme culturel était guidé par un sentiment de supériorité confinant au racisme. Il était en effet destiné à expliquer la domination économique et coloniale de l'Occident sur le reste du monde par des facteurs historiques : au terme d'un long processus, passant par l'Antiquité gréco-romaine, le christianisme, la Renaissance et les Lumières, l'individu européen était parvenu à un stade supérieur de conscience de soi qui avait libéré ses capacités d'inventer, d'expérimenter, d'entreprendre.

1. J. Burckhardt, *Der Cultur der Renaissance in Italien*, 1860, trad. fr. de H. Schmitt et R. Klein, *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, Paris, Plon, 1958 ; rééd. LGF, « Le Livre de poche, Biblio, Essais », 1994.

2. Voir S. Haber, « Psychologie et sciences du monde social-historique », dans *Philosophique*, Besançon, Presses univ. de Franche-Comté, n° 12, 2009, p. 125-142.

3. Cité par J.-Ph. Bouilloud, « Le chercheur, un autobiographe malgré lui », dans V. de Gaulejac, F. Hanique et P. Roche (dir.), *La Sociologie clinique*, Paris, Érès, 2007, p. 75-89.

Dans cette optique téléologique, Misch s'efforça de situer tous les textes à la première personne sur l'axe du « développement humain de l'individualité » (« *menschliche Individuation*¹ ») qui conduisait des Égyptiens de l'ancien Empire aux Allemands du XIX^e siècle. Mais, d'un autre côté, sa curiosité intellectuelle l'amena à découvrir dans la littérature antique, byzantine, arabe, médiévale, toutes sortes de textes autobiographiques témoignant que « le besoin d'affirmation de soi » pouvait se traduire à travers « les formes les plus variées selon l'époque, l'individu et la situation sociale² ».

L'inachèvement de son entreprise est sans doute imputable à cet élargissement incessant du champ de ses investigations. D'une part, la tâche excédait chaque jour davantage les forces d'un chercheur solitaire. D'autre part, la confrontation de textes aussi hétérogènes rendait de plus en plus problématique la démonstration de la thèse évolutionniste initiale. Enfin, le spectacle et l'expérience de la barbarie nazie avaient certainement ébranlé la foi de Misch dans la suprématie de la culture européenne. Bref, on ne pouvait plus, en 1950, utiliser les schémas historiques de 1904³.

Depuis ce demi-échec, il ne s'est pas trouvé, à ma connaissance, de candidat pour répondre à la suggestion de l'université de Berlin. Ce renoncement à l'histoire a été, sinon dicté, du moins théorisé par Philippe Lejeune dans le cadre de sa poétique du genre. Celle-ci, il n'est pas inutile de le rappeler, était fondée sur l'identité onomastique auteur/héros/narrateur et sur le contrat de lecture qu'il a nommé « pacte autobiographique ». À la définition minimale du dictionnaire et du sens commun – « biographie de l'auteur faite par lui-même⁴ » –, Lejeune ajoutait plusieurs traits d'une application plus problématique :

1. G. Misch, *op. cit.*, p. 4. Texte original cité par P.-F. Moreau, « Une théorie de l'autobiographie : Georg Misch », dans *Revue de synthèse*, n° 3-4, vol. 117, 1997, p. 381.

2. G. Misch, *op. cit.*, p. 10.

3. Voir P.-F. Moreau, « Une théorie de l'autobiographie : Greg Misch », dans *Revue de synthèse*, n° 3-4, vol. 117, 1997, Paris, p. 377-389.

4. Dictionnaire Le Robert.

Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité¹.

L'accent mis sur la « vie personnelle » et « l'histoire de la personnalité » renvoyait, là encore, à « un archétype, un prototype et un exemple inaugural² » : les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Ce paradigme permettait en effet au théoricien de fixer des normes d'homologation... :

[...] je désirais donner une définition de l'autobiographie et constituer un « corpus » cohérent. En face d'un domaine aussi flou et multiforme, il était tentant de décider qu'un certain type de récit était conforme à l'essence du genre. Une fois décidé le choix du modèle, on constitue le « corpus » par un système d'exclusions : on jugera soit comme des échecs, soit comme des cas aberrants, soit comme des éléments extérieurs au corpus, tout ce qui n'est pas conforme au modèle. Le genre devient une sorte de « club » dont le critique s'institue gardien [...]³.

... et une date de naissance :

Si Georg Misch a pu consacrer sept volumes à l'histoire de l'autobiographie dans l'Antiquité et au Moyen Âge, c'est qu'il entendait par « autobiographie » n'importe quelle manière de parler de soi. Mais, au sens strict où nous prenons le mot, il serait dérisoire de vouloir faire remonter l'histoire de l'autobiographie en deçà des années 1760⁴.

1. Ph. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, éd. du Seuil, « Poétique », 1975 ; rééd. « Points », 1996, p. 14. Ph. Lejeune avait donné une définition à peu près identique en 1971, dans *L'Autobiographie en France*.

2. J. Lecarme et É. Lecarme-Tabone, *L'Autobiographie*, Paris, A. Colin, 1997, p. 22.

3. Ph. Lejeune, « Autobiographie et histoire littéraire », dans *Le Pacte autobiographique*, *op. cit.*, p. 323.

4. Ph. Lejeune, *L'Autobiographie en France*, Paris, A. Colin, 1971 ; rééd. « Cursus », 1998, p. 29.

Parler d'autobiographie dans une période antérieure aurait relevé de « l'illusion rétrospective de lecteurs modernes se méprenant sur les codes de l'époque ¹ ». Impossible de mettre en perspective les écritures du moi modernes avec celles de l'Antiquité ou du Moyen Âge qui procèdent d'intentions et de procédures radicalement différentes !

Pour éviter le piège de l'anachronisme, Lejeune préconisait de s'en tenir à des études de la réception critique des œuvres. Mais on voit mal comment le choix de ces œuvres s'affranchirait de présupposés historiques et littéraires. Car, à travers son « corpus », la poétique d'un genre vise toujours à constituer un « canon », un panthéon de textes qui s'inscrivent dans une filiation par rapport à des modèles. Ainsi, en France, le processus de normalisation théorique engagé par Philippe Lejeune a permis de mettre en série, à la suite des *Confessions*, les *Mémoires d'outre-tombe*, la *Vie de Henry Brulard*, *Si le grain ne meurt*, *Les Mots*, puis des textes de Leiris, Perec ou Nathalie Sarraute. Pour les théoriciens allemands, c'est *Poésie et vérité* de Goethe qu'il faut placer à l'origine de l'autobiographie moderne, pour les Anglais le *Prelude* de Wordsworth et pour les Américains les *Mémoires* de Benjamin Franklin ou *L'Éducation de Henry Adams*. Ensuite, la succession des précurseurs, des émules et des dissidents se structure d'elle-même. Puis, qu'ils s'en réclament ou s'en démarquent, les écrivains du moi contemporains se positionneront par rapport à cette « tradition ».

Georges Gusdorf a vertement critiqué cette restriction de champ qu'il imputait à l'ignorance. L'ouvrage de Misch, les anthologies et les répertoires publiés en Angleterre, aux États-Unis et en Allemagne démontraient assez, selon lui, que l'autobiographie n'était pas sortie tout armée de la plume de Rousseau :

L'histoire des écritures du moi en France n'est pas faite [...].
Faute d'intérêt pour ce genre d'études, faute de chercheurs, on

1. Ph. Lejeune, « Autobiographie et histoire littéraire », dans *Le Pacte autobiographique*, *op. cit.*, p. 315.

a l'impression qu'il faut dresser un constat de carence ; mais c'est carence d'historiens plutôt que de matière [...]. On n'a pas le droit de conclure des carences du savoir à l'inexistence des objets du savoir ¹.

Il convenait cependant que « la deuxième partie du XVIII^e siècle » est « le moment où s'affirme dans ce domaine la laïcisation d'une recherche qui élimine de plus en plus la référence à Dieu ² ». La « fonction autobiographique » se met alors à submerger « l'espace littéraire dans son ensemble » au point que « le romantisme tout entier, ou presque, peut être considéré comme une extrapolation de la littérature du Moi ³ ». Les *Confessions* marquent donc, pour Gusdorf, le départ de « l'autobiographie comme genre littéraire », et de la littérature comme autobiographie. Aussi une éventuelle histoire de l'écriture du moi devra-t-elle se garder d'attribuer aux auteurs des périodes antérieures des « motivations » esthétiques qui leur étaient étrangères ⁴.

Dans une tout autre optique philosophique, Michel Onfray reprochera plus tard à Lejeune de renvoyer « les *Essais* de Montaigne, mais aussi le livre d'Augustin *ad patres*, ou dans un genre annexe qui serait franchement distinct », et d'oublier Libanios, « inventeur de l'autobiographie moderne ⁵ ».

Entre-temps, l'intéressé avait pratiquement abandonné le champ de la poétique pour se tourner vers l'étude génétique de quelques

1. G. Gusdorf, *Lignes de vie – 1 – Les Écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 61.

2. *Ibid.*, p. 76.

3. G. Gusdorf, « De l'autobiographie initiatique au genre littéraire », dans *L'Autobiographie*, actes du colloque organisé par la Société d'histoire littéraire de la France le 25 janvier 1975, publiés par la *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 6, nov.-déc. 1975, p. 994. Ce colloque a vu s'affronter deux conceptions irréconciliables de l'autobiographie. Philippe Lejeune y a donné la première version du texte « Autobiographie et histoire littéraire » cité ci-dessus.

4. *Ibid.*, p. 961.

5. M. Onfray, *L'Archipel des comètes*, Paris, Grasset, 2001 ; rééd. LGF, « Le Livre de poche », 2005, p. 25-26.

textes ¹, d'une part, et les origines du journal personnel ², d'autre part. Ces recherches historiques s'inscrivent dans un nouveau courant d'études anthropologiques qui, depuis les années 1980, s'intéresse aux « écrits du for privé ». Ici, des chercheurs éditent ou rééditent des documents oubliés. Là, d'autres se regroupent en équipes pluridisciplinaires pour dépouiller des correspondances, livres de raison, confessions, journaux personnels. Ailleurs, des spécialistes des cultures byzantine, arabe, chinoise, japonaise exhument des pans entiers de littérature personnelle qui étaient tombés dans l'oubli. Outre-Atlantique, les *gender studies* scrutent les écrits de femmes et d'homosexuels, tandis que les *colonial studies* travaillent sur la production et l'interprétation du témoignage en situation de domination culturelle.

Ces chercheurs sont revenus à une conception minimale de l'autobiographie comme écrit d'un individu sur sa propre vie, et ont rejeté, ou mis de côté, le schéma évolutionniste et eurocentriste qui avait construit un canon littéraire restreint. Leurs travaux montrent en effet que la société occidentale moderne n'a inventé ni l'écriture du moi, ni l'intériorité, ni l'introspection, ni la conscience de soi. Elle a, d'une part, produit et valorisé certains types de récits de vie, et, d'autre part, promu une idéologie individualiste du développement personnel, les deux phénomènes ayant très certainement partie liée ; tandis que les autres sociétés accordaient moins d'attention aux écritures du moi et moins de latitude à l'individualisme.

Ce sont deux des raisons pour lesquelles j'ai entrepris d'écrire ce livre. D'une part, il m'a semblé utile de mettre en perspective les derniers acquis de la recherche dans le domaine de l'autobiographie au sens large. Et, d'autre part, l'idée que les textes à la première personne apportent un éclairage intéressant sur l'histoire culturelle

1. Ph. Lejeune, *Les Brouillons de soi*, Paris, éd. du Seuil, « Poétique », 1998, et *Autogenèses*, Paris, éd. du Seuil, « Poétique », 2013. On trouvera dans ce dernier ouvrage, p. 20-22, une histoire et une bibliographie du groupe « Genèse et autobiographie » de l'ITEM auquel collabore Philippe Lejeune.

2. Sur les recherches de Ph. Lejeune concernant « Les origines du journal personnel (France 1750-1815) », voir le site www.autopacte.org.

ne me paraît pas obsolète, bien au contraire. En effet, le tournant postmoderne et ultralibéral des années 1980 s'est accompagné, on le sait, d'une explosion des écritures du moi, désormais légitimées, pratiquées, encouragées et consommées dans toutes les sphères de la société. La diffusion du concept d'autofiction, dont j'ai parlé par ailleurs ¹, constitue un des signes de cette promotion du sujet se racontant. Si je n'ai pas l'ambition, ni la capacité, de retracer la genèse de l'idéologie postmoderne et ultralibérale, en revanche j'ai ressenti la nécessité de remonter l'histoire des écritures du moi pour rechercher l'origine des pratiques autobiographiques contemporaines qui, à la fois, sont partie intégrante de cette évolution, la reflètent, et tentent de l'analyser, de la critiquer, de lui résister le cas échéant.

Quelles sont les conditions d'émergence de l'autobiographie ? Pourquoi certains contextes sociaux sont-ils plus favorables que d'autres à l'écriture du moi ? Y a-t-il des facteurs idéologiques, religieux, politiques, socio-économiques, susceptibles de faciliter ou de restreindre la réception de tels textes ? Pourquoi la culture européenne a-t-elle d'abord combattu, puis toléré, et enfin stimulé leur production ? À partir de quel moment s'est-elle différenciée à cet égard d'autres sociétés ? L'écriture du moi est-elle consubstantielle à l'individualisme ? Autant de questions et d'hypothèses qui motivent et sous-tendent cette enquête.

Postulant que l'autobiographie est un genre transculturel et transhistorique, je tente, après Misch, d'en fournir la preuve. Dans les périodes les plus lointaines, je recherche les prodromes de ce genre, puis les amorces de filiation. Dès le moment où les textes se multiplient, je les sélectionne en fonction de trois critères parfois contradictoires : les uns sont retenus parce qu'ils paraissent emblématiques d'un courant dominant et furent bien reçus par les contemporains ; les autres, au contraire, en raison d'une originalité foncière qui suscita l'incompréhension mais annonçait les développements ultérieurs du genre ; les derniers pour montrer la diversité

1. Ph. Gasparini, *Autofiction, une aventure du langage*, Paris, éd. du Seuil, « Poétique », 2008.

de la production dans la période considérée. Un anachronisme assumé, méthodique, épistémologique, m'autorise à mettre ces « morceaux choisis » en relation avec ceux qui les ont précédés et ceux qui les ont suivis ; en relation, également, avec d'autres séries de phénomènes, culturels, religieux, politiques, qu'ils traduisent et qui les ont déterminés.

Toutefois, je privilégierai les approches proprement textuelles, laissant aux spécialistes de l'anthropologie historique la responsabilité d'articuler ces témoignages, s'ils les jugent significatifs, avec l'évolution culturelle des sociétés. Qui dit approches textuelles dit examen de la construction, de l'énonciation, de la rhétorique, de l'intertextualité, du métadiscours, en ce qu'ils permettent à l'auteur de transmettre des informations, d'orienter l'interprétation et d'expliquer sa démarche. Le discours autobiographique se définissant, *a priori*, par sa quête de créance et de légitimation, l'histoire du genre se confond avec celle des procédés qu'il mobilise pour convaincre.

Pour autant, on ne peut pas réduire l'écriture du moi à sa stratégie de communication. Elle peut aussi, surtout, par-delà les siècles, susciter des émotions esthétiques. D'abord, l'autobiographie sert à raconter une histoire et certaines sont si fascinantes que je ne résisterai pas au plaisir de les rapporter. Elle permet également de composer le portrait d'un individu singulier, décalé ou bouleversé au point de transgresser les tabous du « je ». Le lecteur a parfois l'étrange impression de rencontrer une personne réelle pour laquelle il éprouve un vague sentiment d'empathie, de répulsion ou d'incompréhension. Contre ce sortilège, que d'aucuns nomment illusion référentielle, le chercheur n'est pas immunisé, surtout s'il souhaite faire partager non seulement ses découvertes mais aussi ses passions.

Cependant, pour les tenir à distance, il me semble important d'examiner comment les autobiographes furent amenés à construire des formes langagières qui donnaient sens et attrait au compte rendu de leur expérience singulière. Puisant dans un vaste répertoire de figures poétiques, orales, romanesques, discursives, ils bricolèrent des objets littéraires uniques dont le charme tient souvent à

leur aspect composite, bancal, inachevé, et, de leur propre aveu, insatisfaisant.

Malgré mon goût pour le mélange des genres, j'entends creuser ici, méthodiquement, la veine de l'autobiographie. Je ne pourrai éviter de mentionner les autres types d'écriture du moi – correspondance, journal intime, autoportrait, récit de voyage, poésie lyrique, roman autobiographique – dans la mesure où ils précèdent et accompagnent le développement de l'autobiographie proprement dite. Mais c'est bien cette dernière qui me requiert en tant que genre de référence, axe et paradigme de l'écriture du moi.

Dans ces conditions, pourquoi user, en titre, d'une périphrase ? Pour prévenir deux objections : quant à la date de naissance du genre, quant à son existence même. Je m'explique. Introduite par Paul Ricœur, la notion d'« identité narrative ¹ » permet de reconnaître au récit de soi, évolutif, sans cesse « reconfiguré », une fonction structurante et dynamique dans le processus d'individuation. Cependant, la plupart des sociétés considèrent le fait de raconter sa vie comme un privilège lié à une forme de pouvoir. Pour le commun des mortels, dans le cadre des échanges sociaux ordinaires, il est, sinon interdit, du moins malséant d'accaparer l'espace transactionnel pour parler de soi. Le récit d'expériences personnelles ne peut être toléré, ou exigé, que dans le cadre d'un rituel d'aveu qui humilie la personne avant de la réintégrer dans la communauté.

La maîtrise de l'écriture excite le désir d'autonarration en lui offrant une possibilité de satisfaction clandestine et différée. Bien des auteurs, nous le verrons, se sont contentés d'écrire secrètement dans l'espoir de laisser une trace posthume de leur identité narrative. Ceux qui voulurent, en plus, publier leur histoire durent déployer tout un argumentaire pour justifier cette transgression de la règle commune, donnant ainsi à leur démarche une dimension réflexive supplémentaire. Si l'autobiographie n'a été conceptualisée en tant que genre qu'à la fin du XVIII^e siècle, la *tentation autobiographique*,

1. P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, éd. du Seuil, 1990 ; rééd. « Points Essais », 1996, p. 137-198.

INTRODUCTION

elle, remonte fort avant dans notre histoire culturelle et mérite d'être étudiée à travers les témoignages de ceux qui lui ont cédé.

Un autre lieu commun de la critique veut que l'autobiographie au sens strict – sincère, complète et véritable – n'existe pas. Comment, en effet, se souvenir de tout et tout relater ? C'est par l'imagination qu'à partir de bribes mémorielles et de conjectures on construit une chaîne narrative cohérente, sélective et démonstrative. Certes. Et pourtant elle tourne : bien que fondée sur l'illusion référentielle, l'autobiographie a cours, fonctionne, produit du lien et du sens. Hayden White et d'autres ont instruit le même procès en fictionnalité à l'encontre du récit historique. Nous n'en continuons pas moins à subir la fascination de Clio. Ainsi ai-je succombé à la tentation de raconter l'impossible histoire d'une tentation de l'impossible.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (27)
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2013. N° 110959 (00000)
Imprimé en France